ple, j'entends qu'il m'apprenne à parler français. Mon banquier me disait hier que je m'exprimais comme une blanchisseuse, et c'est *ennuyant* de s'entendre dire des choses comme ça. Je vote pour l'écolier.

— J'ai bien de la charge! dit le premier rôle. Mon Charles me coûte un argent!... Allons, c'est égal; je vote pour la pension. Ça fera deux rhétoriques que j'aurai payées... sans en avoir une dans la tête.

La voix formidable du traître retentit ensuite.

— Par la plume des Cuvelier, des Léopold et des Pixérécourt! dit-il, le mioche fera sa *restaurique*. Je vote pour la pension.

— Mais, dit la duègne, c'est donc bien utile la rhé, la rhi...

— Si c'est utile, répondit le danseur grotesque en relevant sa cravate, si c'est utile! Je le crois bien! C'est comme les battements à un enfant de Terpsichore. Je vote pour la pension.

— Je vote aussi, cria la duègne en prenant une prise.

— Oh! une idée, dit le niais. D'abord, moi je vote pour; mais je veux aussi que nous envoyions au jeune étudiant les livres nécessaires pour la classe qu'il va faire. Nous ferons choisir cela par notre directeur qui s'y connaît, et nous ferons écrire sur les couvertures de chaque ouvrage : *Les acteurs de la Gaîté à leur jeune élève.*

— Pas mauvais, pas mauvais! mais j'aimerais mieux, dit le père noble, que chaque volume portât : *Ne sois pas fier de l'éducation que tu nous dois.*

— Bien dit, cria Dorival. Il y a là un petit coin de morale digne d'un père noble, et qui empêchera notre élève de rire un jour de notre ignorance, s'il était assez ingrat pour en avoir jamais l'envie.

— Je vote, je vote, je vote, je vote, dit l'assemblée en chœur. Amanda alors fit entrer Plumet, qui l'attendait sur le théâtre. En deux mots, elle expliqua au brave homme le résultat de la séance. Plumet regarda les assistants; mais il ne put leur parler, tant son émotion était vive. Les douces larmes de la reconnaissance coulaient de ses yeux.

— Eh bien, mon brave, notre camarade Amanda nous a parlé de votre embarras, dit le premier rôle, et nous finirons, c'est-à-dire nous ferons finir l'éducation de votre fils.

— Oui, mon bonhomme, nous ferons ça pour vous, ajouta la duègne offrant une prise à Plumet, qui l'accepta avec une respectueuse salutation.

— Quand ce gaillard-là, dit l'amoureux, sera bien savant, il fera des mélodrames sans doute. J'entends qu'il me donne les meilleurs rôles.

— Avant tout, reprit le père noble, il faut qu'il se pénètre bien, non de l'obligation qu'il nous a, mais du respect qu'il doit à son père. Je retirerais tout de suite mon vote si je pensais qu'en revenant du collége, savant, bien élevé, formé aux belles manières, il rougît de la condition de l'honnête Jacques.

— Ah! il n'en rougira pas, dit naïvement le bon Plumet, parce que, voyez-vous, il est du sang de ma Christine.

— Du moment qu'il est du sang de Christine, dit en riant le traître, il n'y a rien à craindre. Mais, mes enfants, il est tard, allons nous coucher. Demain nous donnerons nos pouvoirs au caissier du théâtre pour qu'il se mette immédiatement en rapport avec le maître de pension.

Plumet salua à gauche et à droite en retirant la jambe gauche en arrière. Les acteurs lui parlèrent avec bonté; les hommes lui serraient la main; les femmes lui tenaient de ces doux propos qu'un tact subtil et bienveillant inspire si bien aux bouches féminines, et l'on descendit l'étroit escalier du théâtre dans une joyeuse confusion. A la porte qui donne sur la rue, Plumet salua de nouveau ses protecteurs dramatiques.

— Ah! messieurs, ah! mesdames, disait-il en posant la main sur son cœur, si je savais phraser, je vous dirais...

— Ne parlons pas de ça, ne parlons pas de ça, dirent tous les comédiens.

— Eh bien! alors, bonsoir, messieurs et mesdames.

— Bonsoir, Plumet, bonsoir, mon ami.

Amanda, suivie de Dorival, se glissa près du marchand de coco et lui dit : — Eh bien! êtes-vous content?

— Ah! monsieur, ah! mademoiselle, c'est gravé dans le cœur de Plumet pour la vie.

Et le lendemain le quartier de pension de Ferdinand fut envoyé par le caissier du théâtre; et les études du jeune homme continuèrent sous le patronage d'une troupe de comédiens, gens indignes de la sépulture chrétienne, et que le pape excommunie avec tant de raison.

De temps en temps les acteurs qui n'étaient point employés dans le mélodrame en vogue allaient faire un petit voyage à Sceaux, où était la pension de Ferdinand. On portait des friandises au jeune écolier; on inspectait tant bien que mal les connaissances qu'il avait acquises sous la férule de son pédagogue, et l'on revenait à Paris faire le récit des progrès de l'élève de la Gaîté. Quelquefois Plumet était de la partie. Ces jours-là, il mettait l'habit marron, le gilet fond-blanc avec des fleurs rouges, la cravate d'organdi et la culotte courte couleur chamois. Il arrosait sa précieuse progéniture de ses larmes paternelles, puis, partageant le repas des comédiens à la meilleure auberge du bourg, il s'arrosait lui-même du petit vin du cru. Un coucou ramenait la troupe joyeuse, et l'on venait raconter aux acteurs qui n'avaient pu être de la partie les saillies fines, les reparties spirituelles de M. Plumet fils.

Ainsi s'écoula cette dernière année des études de Ferdinand. Le fils travaillait avec ardeur. Aux leçons de la classe il joignait la lecture de nos poëtes, il formait son esprit, son jugement... et le père faisait aller sa petite sonnette sur le boulevard du Temple, et criait d'une voix que le contentement rendait plus formidable que jamais : *A la fraîche! qui veut boire?*

Ce fut vers ce temps que Jacques Plumet fit la connaissance du père Lecoq.

C'était un drôle de corps que ce père Lecoq. Comme notre ami Plumet, il vendait du coco; mais, comme il jugeait que deux industries valaient mieux qu'une, il avait joint aux bénéfices de la réglisse ceux de l'escompte en petit, ou, ce qui est plus véridique, de l'usure.

Parisien de naissance, mais juif de profession, il écorchait journellement la petite propriété depuis la rue Saint-Martin jusqu'à celle du Pont-aux-Choux. Il prêtait aux uns à la petite semaine; aux autres, il faisait faire de bonnes lettres de change, lesquelles, lorsqu'elles n'étaient pas payées, conduisaient toujours leurs signataires à Sainte-Pélagie. L'adroit arabe s'arrangeait de manière que l'endosseur de la traite passait seul pour être l'incarcérateur. Le pauvre captif même de la rue de la Clef ne soupçonnait jamais que Lecoq fût l'infâme geôlier qui le tenait sous les verrous. Les habitants du quartier, en voyant vendre les meubles des débiteurs, en apprenant leur entrée à la prison pour dettes, disaient bien tout bas que Lecoq était pour quelque chose dans ces désastres; mais cela n'allait pas plus loin, parce que, d'un jour à l'autre, on pouvait avoir besoin du bourreau pour quelques écus.

Deux ou trois fois il prêta à Plumet; mais notre héros n'allait qu'à regret puiser à la dangereuse ressource du doucereux Lecoq.

Chapitre VI. — Le Concert en plein air.

Cependant les produits de la tisane suffisaient tout au plus à fournir la cuisine de Jacques. Sa garde-robe était dans un piteux état. Le frac marron avait fini par s'user tout à fait dans le coucou de Sceaux. Marie s'en aperçut, et elle résolut d'acheter un habit neuf à son père adoptif. Pour l'acheter, il fallait le gagner; car Lecoq n'eût pas fait d'avances à Marie, et Marie d'ailleurs n'eût pas voulu des dangereux services de Lecoq : elle le gagna, cet habit, parce que ce que femme veut...

Un jour donc, Plumet, qui venait de faire avec Marie son modeste dîner, s'occupa, comme à l'ordinaire, à la composition de son coco. Chimiste praticien, il fit une habile combinaison de réglisse et d'eau fraîche; puis, attachant sur ses épaules la fontaine, fidèle compagne de ses courses, il sortit après avoir donné un baiser sur le front de sa petite Marie.

— Ne t'ennuie pas, ma fille, lui dit-il avec douceur, ce soir je t'apporterai pour deux sous de galette, que j'irai prendre au bon endroit, sur le boulevard Saint-Denis; et demain M. Dorival te fera entrer au théâtre pour voir *le Pied de Mouton;* c'est lui qui joue Gusman qui ne connaît pas d'obstacles. En disant ces mots, il donna un nouveau baiser à sa fille, et il sortit.

Restée seule, la fillette réfléchit pendant près d'une grande heure, assise dans le vieux fauteuil où la bonne Christine se plaçait autrefois pour lui donner son sein nourricier. Les mots de reconnaissance, d'amour, de Ferdinand, erraient sur ses lèvres purpurines. Une exaltation puissante colorait sa charmante figure. Qu'avait-elle donc?

Elle se lève en disant :

— Il le faut, je le dois.

Elle s'approche du petit miroir, ornement modeste de la mansarde; elle jette un regard de complaisance sur les touffes noires de ses cheveux, qui sont tressés avec plus de soin que de coutume.

— Ah! oui, papa Plumet a raison, je suis jolie.

Puis, rougissant de cette exclamation, elle regarde timidement autour d'elle, et dit d'une voix troublée :

— Si l'on m'avait entendue!

Oui, elle était jolie, bien jolie même. Sa taille était svelte et gracieuse; ses yeux bruns n'étaient pas très-grands, mais ils brillaient d'un doux éclat; la forme de son visage offrait les contours les plus gracieux, et dans son profil, heureusement découpé, on retrouvait celui de la Niobé antique.

Mais tous ces attraits n'eussent été rien, sans l'expression qui les animait. Il y avait sur le front de Marie, dans ses yeux, sur ses lèvres, je ne sais quelle couleur d'innocence, de douce bonté qui captivait au premier aspect. Quand elle parlait, son âme pure et candide semblait s'échapper par sa bouche de rose, pour venir donner à ses paroles une puissance de plus. Jeune fleur, pleine de vie, elle répandait généreusement autour d'elle son parfum précieux; elle était l'orgueil et la joie de son père adoptif.

Paraissant prendre une forte détermination, elle détacha sa guitare du clou où cet instrument était fixé. Un ruban qu'elle passa autour de sa poitrine servit à attacher près d'elle le mélodieux meuble, et fermant avec soin la porte de la mansarde, elle descendit légèrement l'escalier, passa si vite près de la loge du concierge qu'on ne l'aperçut pas, et arriva dans la rue.

Sept heures du soir venaient de sonner, la nuit avait forcé des marchands à faire jaillir le gaz dans les longs tubes de cristal placés sur les devantures de leurs boutiques. Les lanternes de la préfecture mêlaient leur pâle lueur à cette clarté brillante. Paris, éclairé par un jour artificiel, était la proie des gens ivres après dîner, des filles publiques; pour l'être, quelques heures après, des voleurs qui dérobent et tuent, des mouchards qui ne valent guère mieux.

Marie ne s'était jamais vue seule à pareille heure, aussi tremblait-elle de tout son corps lorsque quelques jeunes étourdis venaient la regarder sous le nez avec cette insolence des promeneurs parisiens. On dit pourtant que les Parisiens sont les gens les plus polis du monde.

Qu'en dites-vous toutes, mesdames, qui vous êtes trouvées dans les rues aux prises avec ces galants nocturnes qui s'attachent à vos pas, vous débitent des propos gaillards, sans s'inquiéter si vous êtes une prostituée ou une bonne mère de famille?

Notre petite fille avait remonté la rue de Vendôme, où était situé l'hôtel de Rosemore, puis elle avait pris celle de Saintonge. Alors étaient apparues devant elle les façades illuminées des petits théâtres, les nombreuses chandelles placées devant les marchandes de pommes qui débitent aux spectateurs altérés de la Gaîté et de l'Ambigu-Comique le fruit qui jadis perdit notre première mère.

— Ah! dit Marie en voyant le joyeux tumulte qui régnait sur le boulevard, ici je n'ai plus peur.

Il faut vous dire aussi qu'elle entendait autour d'elle les sonnettes de plusieurs marchands de coco, tous amis du bon Jacques Plumet. C'étaient autant de défenseurs que Marie aurait trouvés en cas d'insulte.

— Mais où allait-elle?

— Patience, suivez-la avec moi, lecteur, et vous verrez.

Elle s'arrêta un moment, elle mit la main sur son cœur. Ah! comme il battait! pauvre fille! l'instinct naturel te disait peut-être : tu vas avoir besoin d'émouvoir des hommes; attends-toi à souffrir.

Timide, les joues couvertes d'un incarnat modeste, elle s'approche du café Vincent, devant lequel de nombreux consommateurs sablaient la bouteille de bierre en écoutant une espèce de nocturne faubourienne que chantaient d'une voix fausse et enrouée deux artistes de la rue. Marie suivait des yeux les deux exécutants; elle portait envie tout bas à leur assurance, à leur courage, et quand le plus jeune se détacha pour aller faire sa petite quête, elle le suivit d'un regard avide. Les petits sous tombaient avec un bruit harmonieux dans son plateau de fer-blanc. Le bruit que faisait chaque pièce arrivait jusqu'au cœur de Marie.

Satisfaits de leur récolte, les deux troubadours au cul crotté quittèrent la place; la foule qui les avait entourés s'écoula pour aller entendre les parades de Bobèche, et la fille adoptive de Plumet demeura seule devant le café.

Une émotion d'inquiétude, de crainte vague, faisait bouillonner son sang; tous les regards des buveurs de bière étaient fixés sur elle. Désespérée de se voir ainsi l'objet de l'attention générale, elle voulait fuir, rentrer à la maison paternelle... mais ses genoux tremblants se dérobaient sous elle.

Deux fois maîtresse de sa timidité, elle leva le bras gauche pour saisir le manche de sa guitare, deux fois ce bras retomba comme paralysé. Son regard humble et suppliant errait sur l'assemblée et semblait, parmi tous ces hommes qui se trouvaient là, chercher un protecteur, un cœur noble et élevé qui pût comprendre sa peine, son anxiété; pauvre Marie!

— Elle chantera! — Elle ne chantera pas! crièrent plusieurs voix.

Il y avait dans l'accent de ceux qui parlaient ainsi quelque chose d'insultant et de cruel. Il est à Paris une classe d'hommes que depuis longtemps je cherche à définir, et je crois qu'il faudra que j'y renonce.

Je veux parler de ces tapageurs grivois, roués d'estaminet, dont le plus grand plaisir est d'effrayer une femme par des propos cyniques et de l'aborder le plus souvent avec la menace à la bouche. L'actrice, sage ou non, qui paraît sur la scène, est pour eux une *cabotine;* la jeune fille que la misère de sa famille force sur le soir à traverser la rue, pour porter au dévorant Mont-de-Piété quelques hardes en échange desquelles on aura du pain, est pour eux une *fillasse* qu'il faut aller épouvanter par des gestes lubriques, par des phrases dégoûtantes d'obscénité. Ces individus semblent être en guerre ouverte avec le sexe, dont ils ne parlent jamais qu'avec les expressions du mépris. On dirait qu'ils n'ont pas de mères.

C'était une belle proie pour ceux de ces animaux malfaisants qui se trouvaient alors au café Vincent que la jolie et modeste Marie.

— Elle chantera! — Elle ne chantera pas! répétèrent-ils, et la pauvrette, que le bon Jacques n'avait habituée qu'à des paroles douces et amies, ne sentit que plus profondément l'outrage qu'on adressait à sa misère. L'espoir qu'elle avait formé sur le gain de ses chansonnettes se dissipa; elle se prit à pleurer, et ceux des consommateurs de bière qui avaient parié qu'elle chanterait ou qu'elle ne chanterait pas eurent une belle occasion de rire aux éclats. C'est en effet bien gai de voir sur un visage les traces de la douleur.

Alors passait sur le boulevard un jeune homme qui se rendait au théâtre de la Gaîté. Ernest, c'était son nom, était un de ces nombreux mélodramaturges qui exploitent la muse des Béraud et des Victor Ducange, muse qui, pour parler en prose, n'en a pas moins son mérite quelquefois.

Jacques le Fataliste dit que tout est écrit là-haut. Il y était écrit sans doute que M. Ernest, tout en combinant le deuxième acte d'un mélodrame, jetterait les yeux sur sa gauche; que dans cette direction, il apercevrait les contours gracieux d'une jolie taille de femme, que, comme il était amateur de jolies tailles, il voudrait s'approcher pour voir mieux encore, et qu'en s'approchant, il verrait une fillette éplorée.

— Qu'avez-vous, ma petite?

Le cœur, l'esprit si vous voulez, apprécie promptement le caractère, ou tout au moins la pensée présente de celui qui nous parle. Les femmes surtout jugent avec subtilité s'il y a de l'intérêt ou de la haine dans la voix qui vibre à leurs oreilles. Marie, avant de regarder l'homme qui lui parlait, reconnut qu'il était jeune et qu'il devait être bon; je crois, moi, que l'un ne va jamais sans l'autre.

— Qu'avez-vous? reprit la douce voix.

— Monsieur, c'est que... je voulais chanter devant ces messieurs et ces dames, et voilà que je n'ose plus... et puis on s'est moqué de moi, et ça ma fait pleurer.

Le jeune auteur jeta un regard sur l'honorable assistance. Il surprit sur tous ces visages réunis l'expression d'une moquerie grossière. — Oh! dit-il entre ces dents, je voudrais avoir cent mains pour claquer ces figures stupides d'un seul coup; puis, comme il savait le latin, il ajouta : *Odi profanum vulgus!*

Et le flatteur d'Auguste, l'épicurien de Tibur, Horace enfin, fut cité à huit heures du soir sur le boulevard du Temple, parce qu'une jeune fille pleurait, et qu'elle voulait gagner de l'argent pour donner un costume à un marchand de coco dont l'habit marron était déchiré au coude.

— Allons, reprit M. Ernest, du courage, mon enfant! C'est un début. Hélas! au mien j'ai été sifflé, moi.

— Monsieur est donc comédien?

— Non, ma petite. On ne siffle pas que les acteurs. Les gens de lettres ont aussi leur part de l'harmonie des clefs forées. Mais laissons là mon infortuné mélodrame, et revenons à vous. Pourquoi vous faites-vous musicienne des rues?

— C'est pour avoir de quoi acheter un habit neuf à mon papa.

— Oh! oh! ce papa-là est infirme ou paresseux, puisqu'il vous laisse gagner ses hardes.

— Paresseux, lui!.. oh! si vous le connaissiez!... il m'a nourrie, monsieur, et il n'est pas mon père! Chaque jour il partage avec moi le fruit de son travail. Paresseux!... s'il ne m'avait pas à sa charge, il pourrait avoir un habit.

Et le vermillon d'une indignation vertueuse colorait les joues du charmant avocat de Jacques Plumet. Le jeune auteur, poussé par un instinct généreux, mit la main à sa poche..., elle était vide! — Hélas!... dit-il, ma petite, il faut chanter. J'aurais voulu vous épargner cette cruelle épreuve; mais...

Et le jeune homme rougit à son tour en pensant à l'état de sa bourse.

— Oui, reprit-il, il faut chanter. Ah çà! vous savez donc pincer de la guitare?

— Ah oui! dit ingénument la petite, j'ai eu pour professeur la maîtresse de musique d'une comtesse. Tenez, écoutez plutôt.

Encouragée par les regards bienveillants du bon jeune homme, oubliant la troupe d'oies sauvages que sa peine avait fait croasser, elle commença un air de valse. Sa blanche main parcourait assez habilement les cases du manche de l'instrument. Les cordes, pincées par un doigt flexible et exercé, rendaient des sons nets et mélodieux.

— Bravo, petite! cria Ernest, bravo! mais continuez pendant que j'irai vous chercher un public dont la présence balancera les mauvaises dispositions de celui-ci.

Il entra dans le café. Au bout de quelques minutes, il en ramena plusieurs de ses confrères en mélodrames. Ils s'assirent auprès de Marie. Mais déjà ce renfort ami était devenu inutile pour la jolie chanteuse. La valse finie, elle avait commencé une romance. Sa voix tendre et veloutée, l'expression touchante de son accent avaient captivé les mauvais plaisants qui tous la bouche béante, l'œil fixé sur Marie, l'écoutaient avec ivresse. Habitués aux organes de rogomme des ménestrels parisiens, ils savouraient doucement ces sons purs et frais.

— Ernest, dit un des auteurs, ta protégée n'a plus besoin de toi. La petite sirène a séduit l'auditoire. C'est une réputation d'arrondissement qui se prépare.

Le succès de Marie fut complet. Quand elle eut fini sa romance, on fit cercle autour d'elle, on la complimenta. Mais M. Ernest pensait au solide, quoiqu'il fût homme de lettres : s'emparant donc d'un petit plateau qu'un garçon du café allait placer sous une bavaroise, il le mit entre les mains de Marie en lui recommandant de commencer sa collecte. Lui-même emprunta une belle pièce de vingt sous à l'un de ses confrères, et il la jeta avec bruit sur le fer-blanc que tenait la petite chanteuse. On s'empressa de l'imiter, et, notez bien ceci, lecteur, la première recette de Marie fut de onze francs cinquante centimes. La tragédie classique n'en fait pas tous les jours autant.

Marie, toute rayonnante de joie, voulut prouver sa reconnaissance à l'*aimable société*. Elle reprit sa guitare, et elle joua de jolies variations de Brod... Il fallait voir les vieux rentiers de la rue Charlot, habitués du café Vincent, battre gravement la mesure avec leurs cannes à pomme

d'ivoire, tandis que leurs chastes moitiés, utilisant avec l'habileté native du sexe la préoccupation harmonico-conjugale, vidaient les corbeilles d'échaudés dont leurs époux parcimonieux ne leur permettaient ordinairement que la vue. Les individus, qui s'étaient d'abord si cruellement moqués de la jeune fille faisaient eux-mêmes silence en écoutant avec attention son jeu net et harmonieux.

Les variations terminées, elle fit une révérence modeste, et elle se disposa à partir. Ernest alors s'approcha d'elle et lui dit à voix basse :

— Quand votre papa aura son habit neuf, ne chantez plus dans la rue.

— Pourquoi, monsieur?

— Mon enfant, vous êtes bien jeune, bien sage, et... quand on réunit ces deux qualités, il faut, pour ne pas les perdre, rester, autant que possible, sous le giron paternel.

— Je ne l'oublierai pas.

Elle tendit sa jolie petite main à Ernest, qui la serra cordialement et lui dit :

— A demain soir.

— Oui, à demain soir. Si vous êtes là, j'aurai plus de courage.

Tel fut, lecteur, le début de ma jeune virtuose dans la carrière. Elle y entra, comme vous voyez, sous les auspices d'un jeune auteur qui faisait de la morale. Elle avait du bonheur, Marie.

Plumet, fidèle à la promesse qu'il avait faite à sa fille adoptive, lui rapporta, le soir même, les deux sous de galette qu'il avait promis. Déjà la guitare était au clou, et les onze francs cinquante centimes étaient serrés dans une armoire sous les hardes de Marie. Pendant le souper, Marie avait un visage brillant d'allégresse; le bon Jacques crut que la fillette jouissait d'avance du plaisir de voir *le Pied de Mouton*, car le lecteur doit se rappeler que promesse avait été faite à Marie de lui faire voir ce chef-d'œuvre de M. Martinville. Pour ajouter à la joie de l'innocente, il lui fit voir un billet de première galerie que Dorival venait de lui donner, et qui devait servir pour le lendemain.

Le lendemain donc, on fut à la Gaieté; et les habitués du café Vincent soupirèrent en vain après la jolie petite chanteuse, qui avait tant promis de revenir. Les rentières, surveillées par leurs maris que n'occupaient plus les variations de Brod..., furent forcées de laisser là les échaudés. Elles s'en dédommagèrent en femmes : elles parlèrent, elles parlèrent!

Celle-ci prétendit que la jolie musicienne s'était fait enlever par un seigneur russe qui, disait-elle, buvait la veille un punch au rhum pendant que la petite chantait. Celle-là dit que ce n'était pas un seigneur russe, mais bien un marchand de vin en gros, qui s'était rendu coupable du rapt de la jeune fille; et Ernest, que ses amis plaisantaient sur sa petite protégée, disait lui-même d'un air soucieux :

— Au fait, si je m'étais trompé!

Mais le lendemain elle reparut, et les propos cessèrent. Enhardie par la présence d'Ernest, elle chanta mieux encore que le jour de son début. Tout le monde y trouva son compte. Ernest put prouver qu'il avait jugé sainement la jolie fille; la jolie fille gagna de l'argent; et, comme les vieux rentiers rentraient sous le charme de la musique, les échaudés allèrent leur train. Marie eut une véritable vogue, et bientôt il ne fut plus question que de la petite chanteuse du boulevard. Tous les soirs, après le départ de Jacques, elle faisait un bout de toilette, et elle se rendait devant le café Vincent. Les autres établissements de ce genre n'eurent pas le même bonheur, car elle se contentait d'un modeste bénéfice, et elle ne voulait chanter et pincer de la guitare, qu'au lieu où elle avait fait son début. Le café Turc et ses joueurs de billard ne la tentèrent pas; elle dédaigna même l'estaminet Flamand du boulevard Saint-Martin. Là, cependant, il n'y avait qu'une réunion d'hommes, et l'on sait que notre sexe est généreux.... envers les jolies filles.

Chapitre VII. — L'Habit marron.

Un mois s'écoula ainsi, et comme un petit bout d'ambition se glisse facilement dans le cœur humain, Marie, après avoir gagné un remplaçant à l'habit marron, pensa qu'une belle culotte de casimir jaune irait à merveille à Jacques Plumet. Plus tard, elle pensa encore que le gilet de piqué blanc, la cravate d'organdi et le castor superfin compléteraient merveilleusement le costume : elle fit donc vibrer avec une nouvelle ardeur les cordes de sa guitare et cent cinquante francs s'amassèrent ainsi dans la cachette.

Marie, à la tête de cette somme, fut trouver un portier de la connaissance de Plumet, qui, au bénéfice du cordon, joignait celui de la couture. Elle commanda l'habillement complet, et demanda à être servie au plus juste prix.

Le portier était un assez bon diable, qui ne vola pas trop sa jolie pratique. Choisissant donc un drap un peu gros, mais solide, il confectionna promptement l'habit et la culotte pour cent francs.

Ce qui restait dans la bourse servit à payer le castor et la cravate, auxquels Marie ajouta trois chemises de calicot.

Voyons, dit un dimanche matin la charmante pourvoyeuse du marchand de coco, combien me reste-t-il?

Elle compta et elle vit à sa grande joie qu'avec les recettes des derniers jours qui venaient de s'écouler, elle était encore à la tête de trente francs.

Plumet venait de sortir. Il était fort triste, le pauvre homme, car il s'était aperçu le matin que sa bourse était à sec. Aurais-je recours à Lecoq? avait-il dit tout bas... Ah! non, s'il me prête dix francs, il m'en demandera douze dans huit jours... Joli commerce que je ferais là!... Cependant il avait promis la veille à Marie de laisser là la fontaine et de la mener dîner à la barrière, et il voulait tenir parole.

Quelques pratiques du boulevard lui devaient un peu d'argent, et il sortit pour voir s'il y aurait moyen d'en tirer quelque chose.

S'ils me payent, avait-il dit, nous irons manger du veau rôti et une salade *au Grand Vainqueur* de la Courtille. En parlant ainsi, il avait fermé la porte et descendu l'escalier lentement et la tête basse, comme un homme qui va chercher une ressource sans y compter beaucoup.

Marie se précipita à la lucarne de la mansarde, elle vit Jacques monter la rue de Vendôme pour se rendre sur le boulevard. Heureuse de cette absence, qui lui laissait le temps de préparer la surprise qu'elle voulait faire à son père adoptif, elle mit d'abord la chambrette en ordre; elle avait acheté quelques fleurs, elle en para deux vases de verre bleu dont la cheminée était ornée. Il est des jours heureux où le parfum des fleurs semble plus doux!

Le lit de Jacques avait été fait, selon la coutume, par Marie, qu'il nommait sa petite ménagère. La courte pointe de calicot jaune s'étendait sur la couche modeste de bois peint. La jeune fille fut prendre dans une armoire l'habit, la culotte et le gilet que le portier-tailleur lui avait remis, elle plaça le tout sur ce couvre-pied. Le chapeau et la cravate prirent également place auprès du costume neuf.

Marie, en voyant tous ces objets qui brillaient du lustre de la nouveauté, frappa ses deux petites mains l'une contre l'autre et sauta deux pieds en l'air en chantant *tra la la la la*, puis elle s'éloigna un peu pour voir l'effet que produirait, d'une certaine distance, le casimir jaune de la culotte et le castor luisant du chapeau.

— Ah! dit-elle avec ivresse, c'est aussi beau de loin que de près, et elle courut dans la chambre en chantant comme une petite folle son *tra la la la*.

Un air de fête régnait dans l'humble mansarde. Les meubles, frottés par Marie, brillaient de propreté; les fleurs répandaient une odeur suave; et Marie, comme le génie bienfaisant de ces lieux, souriait doucement au tableau de ce bonheur qui était son ouvrage.

Le bruit d'une marche lente retentit dans l'escalier.

— Ah! dit la jeune fille, c'est bon ami qui revient; il marche doucement, comme lorsqu'il rentre sans argent.

Elle jeta encore un regard sur les ajustements posés sur le couvre-pied jaune; elle revint encore au lit pour donner un air de symétrie à l'arrangement des hardes, puis elle dit après avoir écouté avec attention :

— Le voilà, cachons-nous.

Un grand rideau de toile bleue séparait le logement de Jacques du petit réduit où elle reposait la nuit. D'une main que le plaisir agitait, elle dérangea cette porte économique, derrière laquelle elle se blottit. L'indigence du locataire avait laissé s'ériller la toile, et Marie put voir au travers du tissu usé la figure qu'allait faire Jacques Plumet. Si l'on avait été plus riche, une toile neuve eût caché le spectacle que la jeune enfant attendait : la misère a ses joies.

Tout en faisant jouer le loquet de la porte, le marchand de coco disait entre ses dents :

— Pauvre Jacques! tu ne conduiras pas ta petite Marie *au Grand Vainqueur*. C'est fini de rire pour aujourd'hui, et nous voilà au pain sec. C'est dur, un dimanche!

Il entra. Son premier regard fut pour chercher Marie, qu'il n'aperçut pas.

— Tiens, elle est sortie! Je gage qu'elle sera allée chez la blanchisseuse chercher sa paire de bas blancs. Pauvre enfant! elle s'attend à la promenade et au veau rôti... Sacrédienne! Je veux bien que les cent diables me...

Le spectacle qui s'offrit à lui l'empêcha de se donner au diable tout à fait, il interrompit donc son juron, et prenant des expressions plus douces pour rendre un autre sentiment que celui qui d'abord l'avait porté à s'adresser à Satan, il dit d'une voix tremblante, en attachant ses grands yeux noirs sur le lit, dont Marie avait fait un petit bazar :

— Bonté du Ciel! qu'est-ce que je vois là?

Et la petite fée qui avait opéré le prodige dont s'émerveillait Jacques pouffait de rire derrière la toile bleue.

— Oui, répéta-t-il en joignant les mains, qu'est-ce que c'est que ça?

Il s'approcha du lit, il étendit la main pour s'assurer par le contact que ce n'était point une illusion.

— Je n'ose y toucher, dit-il avec un sourire naïf, tant j'ai peur de voir ces beaux habits s'envoler par la fenêtre.

Il se décida cependant à porter la main sur ces choses merveilleuses. Et le hasard fit que l'habit marron s'offrit à lui le premier.

— Il est marron, disait-il avec une face épanouie, oh! il est bien marron.

Et il le touchait, le portait à la croisée, et là, l'exposant à la vive clarté du soleil, il en regardait avec amour les reflets que l'astre brillant en faisait jaillir. La culotte jaune eut son tour, il l'examina avec la même attention, ensuite vint le chapeau, ensuite le gilet.

— Comme tout ça est beau! disait-il; et ce fin castor donc!... Voyons comme il me coiffe. Et il courut à son petit miroir. Ah, dit-il avec orgueil, j'ai l'air d'un César... ou d'un épicier en gros... et puis, il n'y a pas à s'y tromper, tout cela est fait pour moi, ça me va comme un gant. Vous verrez que ce sera un sorcier qui m'aura pris mesure pendant que je dormais. Ah! mais des sorciers, il n'y en a pas... M. Dorival, qu'est fort en littérature, dit que c'est des bêtises; alors, qui a pu me fournir ainsi veste et culotte? Si Marie était là, elle me dirait peut-être...

Or la jeune espiègle dont Plumet désirait la présence se mordait les lèvres depuis longtemps pour ne pas éclater de rire : elle était si heureuse! l'excès de sa joie la trahit, elle ne put contenir l'émotion d'allégresse qui soulevait sa poitrine. Un léger bruit qu'elle fit avertit Plumet de sa présence. Il se précipita vers la toile bleue, qu'il souleva.

— Méchante, dit-il, pourquoi te caches-tu quand j'ai si besoin de toi? Puis, l'attirant sur son sein, il ajouta : — Marie, dis-moi un peu d'où me viennent toutes les belles choses qui sont étalées sur ce lit? C'est d'un bienfaiteur sans doute; mais un honnête homme peut-il les accepter sans se compromettre?

Et Marie, balançant sa jolie taille d'un air enfantin et se mordant le bout du petit doigt, répondait :

— Dame, papa Jacques, je ne sais pas... on ne me l'a pas dit...

— Ah! tu le sais bien, petite hypocrite. Allons, dis-moi qui a donné un successeur à mon vieil habit marron?

Marie s'élança dans les bras de Jacques, elle donna deux baisers à ses joues rubicondes et elle dit : — C'est moi qui ai payé tout cela.

— Toi, petite? Ah ciel! aurais-tu emprunté à Lecoq?

Marie se mit à rire.

— Comment peux-tu penser, dit-elle, à ce vilain homme? Est-ce qu'il voudrait faire crédit à la pauvre orpheline?

— Dame, on ne sait pas.

— Tiens, reprit-elle en lui montrant sa guitare, voilà la petite fée qui te donne des habits.

Elle lui raconta alors ses séances devant le café Vincent. La figure prononcée de Jacques offrait une expression singulière pendant le récit qu'avait entamé la jeune fille. Quand elle parla de sa crainte le soir où elle chanta pour la première fois et des ris moqueurs qui l'avaient accueillie, les sourcils noirs de Jacques Plumet se rapprochaient, sa bouche se serrait avec un mouvement de colère. Mais bientôt Marie rappela les encouragements que lui avait donnés le bon Ernest; elle fit sentir au papa Plumet que le digne jeune homme s'était depuis lors montré plein d'égards pour elle, et qu'il n'avait jamais prononcé de ces mots dont une jeune fille doit rougir. Que le bon Dieu le récompense, murmura Jacques; il y en a tant à sa place!...

— Ainsi, dit Marie, tout cela est à toi, tout cela est payé. Oh! petit papa, habille-toi, je t'en prie, que je te voie avec ta belle culotte et ton beau chapeau.

Elle se réfugia de nouveau derrière la toile pour laisser à Plumet la liberté de changer de vêtement.

— Habillons-nous, puisqu'elle le veut, dit-il.

— Est-ce fait? dit l'impatiente enfant, qui brûlait de voir notre héros dans son habit neuf.

— Pas encore, pas encore.

— Vous êtes bien long, monsieur.

— M'y voilà, m'y voilà, je mets les jarretières de la culotte... maintenant le gilet... maintenant l'habit... C'est fait.

La toile bleue fut relevée à ce doux signal, et Marie, heureuse et fière de son ouvrage, s'élança vers son père adoptif. Elle tournait autour de lui, elle tirait les basques de l'habit pour effacer les plis que le drap, peu assoupli encore, faisait dans le dos; elle arrangeait une jolie rosette à la cravate, mais elle voulait jouir de tout en même temps, et, dans sa précipitation, elle coiffa Plumet avec tant de vigueur qu'elle lui fit entrer le castor neuf jusque sur le nez.

Il se débarrassa comme il put, puis, s'asseyant et posant la main sur son cœur, il dit d'une voix émue : — O ma bonne Christine, pourquoi n'es-tu pas là pour voir les vertus de l'enfant que tu as adoptée!... Ah! ma femme, toi que j'aimais tant, reviens pour bénir ta petite Marie.

— Papa, ne pensez pas à cela, vous seriez triste.

— Oui, mais c'est une tristesse qui fait du bien... Et moi, pauvre pécheur, qu'ai-je donc fait au bon Dieu pour qu'il m'envoie tant de bonheur? Là des hommes généreux font élever mon Ferdinand, ici ma fille travaille pour moi.. Tiens, vois-tu, mon enfant, ce que tu as fait pour Jacques, ça me remue le cœur, mais doucement comme autrefois quand Christine me disait : Aimons-nous bien, not' homme. Oui, ça me... oh! je pleure; oui, ça me suffoque!

— Ah! mon Dieu, cher papa!

— Sois tranquille, Marie, ces larmes ne me brûlent pas les yeux; elles sont douces, elles me soulagent, elles me font du bien.

Il prit Marie dans ses bras et la baisa au front avec tendresse.

— Va, tu seras heureuse, le bon Dieu veillera sur toi, car tu as le cœur d'un ange.... mais tredame... je veux que l'on sache... Ah! si j'avais seulement cent sous pour aller à la barrière, je t'y conduirais, et je dirais aux amis : La voilà, c'est elle qui m'a requinqué comme ça des pieds à la tête.

Radieuse, Marie fit voir les trente francs qui lui restaient, et Jacques ouvrit de grands yeux.

— Nous sortirons, dit-elle, mais nous irons voir Ferdinand. Il est dix heures du matin, nous arriverons à temps pour le faire dîner avec nous à cette auberge où vous dites que le vin est si bon!

— Et sa première pensée est pour son frère, dit Plumet... Ah! tu vaux mieux que moi, va. Mais tu étais en fonds et tu n'as rien acheté pour toi?

— Je n'y ai pas songé, dit Marie avec un sourire céleste.

— Hein! je vous le demande, dit Plumet en étendant les bras, a-t-elle un cœur!... en a-t-elle un!... elle n'y a pas songé.

Et l'on partit pour la pension. Jacques, sous un prétexte, fut avant sur le boulevard où il savait rencontrer ses amis. Il en aperçut en effet quelques-uns, et il marcha droit à eux en criant : Eh! eh!

On l'entoura, on lui fit des compliments sur sa toilette. Alors il se donna le plaisir de raconter de qui il la tenait. — La voilà, la voilà, disait-il d'une voix de tonnerre, celle qui a vêtu Plumet.

Et Marie lui mettait la main sur la bouche et cherchait à l'entraîner. Il se laissa faire à la fin, et l'on prit la direction de la rue Saint-Jacques, où l'on trouvait les voitures de Sceaux.

Mais le fougueux Plumet, après avoir fait quelques pas, se retourna et dit en criant comme un aveugle : — Et elle paye le voyage de Sceaux! dites donc, je vas voir mon fils avec l'argent de ma fille.

Un coucou les transporta à leur destination. On vit Ferdinand, on dîna avec lui, on parla du dévouement de Marie. Plumet fils, en vrai écolier, dit qu'il le mettrait en vers latins; Jacques, son père, but comme un sonneur, et chacun fut heureux à sa manière.

Le lendemain, Marie, que Plumet allait quitter pour se rendre auprès de ses consommateurs du boulevard, fit la remarque que la veille les habits de Ferdinand étaient percés aux coudes et aux genoux, et elle ajouta en souriant : — Il faut que je chante encore.

Déjà plusieurs mois s'étaient écoulés depuis que les comédiens de la Gaîté avaient pris le jeune homme sous leur protection. Ses études allaient bientôt finir, et il fallait absolument qu'il eût un costume décent à son arrivée à la mansarde paternelle.

Il faudrait faire des visites aux acteurs, se présenter peut-être chez le comte de Rosemore, auquel on avait quelques obligations; et pour cela il était essentiel que les nippes classiques fussent échangées contre des vêtements propres.

Malgré la répugnance de maître Plumet pour la profession de troubadour, Marie continua à chanter et à pincer de la guitare devant la porte du café Vincent, et les fonds nécessaires à la garde-robe de M. Ferdinand s'amassèrent peu à peu, tandis que le jeune homme achevait la dernière année de ses classes.

Une virtuose, madame Boucher, était un jour avec son mari, le célèbre et prodigieux Alexandre Boucher, à boire une limonade pendant l'entr'acte d'un mélodrame. Les deux époux virent Marie mettre d'accord sa guitare et commencer le prélude d'une romance. Ils furent étonnés de la fraîcheur de cette voix jeunette et de la pureté des sons que rendait l'instrument. Ils pensaient avec chagrin que le timbre harmonieux de cet organe allait se perdre et se voiler promptement par l'habitude obligée et antimusicale de chanter dans la rue. Quelle perte pour l'art! La jeune enfant guidée par un maître pouvait peut-être devenir une Cinti, une Fodor. Son doigté sur l'instrument annonçait que déjà elle avait reçu quelques bonnes leçons, et voilà que, forcée par l'affreuse indigence à exposer au vent du soir son organe délicat et suave, elle allait compromettre les dons heureux que la nature lui avait faits!

Ainsi pensait le couple. L'homme et la femme jugeaient en artistes. Quand Marie, dont la romance était finie, passa devant eux et leur tendit son plateau, Boucher lui donna la pièce de monnaie de rigueur, et il lui fit quelques questions auxquelles elle répondit modestement, mais avec beaucoup de présence d'esprit. Déclinant son titre de musicien, il lui demanda si elle aimerait à étudier sous lui, et il ajouta qu'il se ferait un plaisir d'instruire gratis une élève qui montrait d'aussi belles dispositions. Il fit entrevoir à Marie un avenir tout rayonnant de bonheur. Il parla avec entraînement de ces artistes qui, sortis des classes les plus humbles, s'étaient élevés, sous les auspices d'un maître expérimenté, jusqu'à l'adoration du public, jusqu'à la protection des rois.

Et Marie sentait son petit cœur battre avec une force! Elle avait déjà gagné habit, veste et culotte au brave homme qui l'avait nourrie, et déjà, grâce à l'éloquence de Boucher, elle lui faisait bâtir une belle maison, elle la meublait magnifiquement, et, réunie pour jamais à Ferdinand et à son père, elle partait gaiement, portée par l'espérance, pour le brillant pays des chimères.

Boucher et sa femme tinrent leur promesse. Le lendemain, conduite par Jacques Plumet, Marie arriva chez eux, et reçut une première leçon. Le marchand de coco se confondit en remerciments; on les reçut sans orgueil, et l'on promit de faire de Marie une musicienne consommée. Les deux époux voulaient que leur élève cessât de faire, aux dépens de sa jolie voix, les délices du café Vincent. Mais Marie leur dit d'un air si ingénu, si doux, qu'elle voulait encore gagner un costume